153 opera

Lodoïska

ou

Les Tartares,

Musique de

M. Kreutzer

LODOÏSKA,

OU

LES TARTARES,

COMEDIE

N TROIS ACTES ET EN PROSE;

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR DE JAURE,

Musique de M. KREUTZER;

:présentée pour la première fois, à Paris, par :s Comédiens Italiens, le premier Août 1791.



A PARIS,

z FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre; oulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la ıe de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le comte de BOLESLAS.	M. PHILIPPE.
Le prince de LUPAUSKI.	M. SOLIÉ.
Le comte de LOVINSKI.	M. MICHU.
LODOISKA.	Mad. St AUBIN.
TITSIKAN.	M. CHENARD.
ALBERT.	M. TRIAL.
ADOLPHE.	M. CELLIER.
UN TARTARE.	M. CORALY.
TARTARES.	
Soldats de BOLESLAS.	

La Scène est en Pologne.

LODOÏSKA.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne déserte; à l'une des aîles, est un château antique et fortifié, dont un des angles présente une tour.

SCENE PREMIERE.

TITSIKAN, TARTARES, CAPTIVES.

LES CAPTIVES.

Où nous conduisez-vous ?

TARTARES.

Venez, mes belles, suivez-nous;
Nous vous ferons jouir du destin le plus doux.

LES CAPTIVES.

Vous nous avez ravis, barbares,
A nos pères, à nos époux.

TARTARES.

Sachez que les tartares
Ne sont barbares,
Qu'envers leurs ennemis;
Mais des belles ils sont amis.

LES CAPTIVES.

Ah! rendez-nous à des époux / pères chéris,

TARTARES.

Ah! cessez de vous plaindre;
Vous n'avez rien à craindre.

TITSIKAN.

Ce château que voilà, quelqu'un de vous sait-il à qui il appartient ?

UN TARTARE.

Au comte de Boleslas; on dit que c'est un des plus riches seigneurs de la Pologne.

TITSIKAN.

Tant mieux : le pillage de son château en sera meilleur; mais nous sommes en trop petit nombre pour tenter aujourd'hui un assaut. Demain...

UN TARTARE.

Il paraît bien fortifié; il contient peut-être beaucoup de monde.

TITSIKAN

Avec du courage on vient à bout de tout. Amis! conduisez ces captives dans le camp.— Vous reviendrez aussi-tôt me rejoindre ici... ici même; en attendant, je vais

faire le tour du château (*désignant un Tartare*) avec toi. — Je veux m'assurer de sa force et de sa situation.

(*Le chœur du commencement de la scène se reprend, et ils sortent tous.*)

SCENE II.

LE COMTE DE LOVINSKI.

(*Il entre par un sentier opposé à celui par où sont sortis les Tartares.*)

Voilà plusieurs sentiers qui se croisent; voilà un château !.. Arrêtons-nous ici ; oui, attendons en ce lieu mon fidèle Albert. — Je lui ai dit que je suivrais toujours la route à droite; je crois que je ne m'en suis pas écarté. Ah! puisse-t-il m'apporter des nouvelles de ma Lodoiska !

ARIETTE.

Lodoiska, ma tendre amie,
Mon cœur ne peut perdre l'espoir
De te trouver, de te revoir.
Chaque jour embellie,
Chaque jour plus chérie,
Tu faisais mon bonheur :
Nous allions goûter la douceur
D'un hymen qui ferait le charme de ma vie.

Mais hélas! mais hélas !
Si je ne la retrouvais pas,
Si tant de peines
Etaient vaines,
Pour mon cœur
Quelle douleur!
Quelle douleur
Pour mon cœur,
Si Lodoiska m'est ravie :
Mais, ma fidèle amie,
Ce cœur ne peut perdre l'espoir,
De te trouver, de te revoir.

SCENE III.

LOVINSKI, ALBERT.

LOVINSKI.

Eh ! bien, Albert.

ALBERT.

Je me suis informé d'eux dans tous les environs; je les ai dépeints; on m'a dit qu'il était passé, il y a quelque temps, des voyageurs qui ressemblaient à-peu-près à ceux-là ; mais qu'on ne sait pas où ils sont allés.

LOVINSKI.

Ah ! ciel !

ALBERT.

Je ne vous conseille pas de vous arrêter plus long-temps de ces côtés-ci ; on dit qu'il y a des Tartares qui pillent et dévastent tout le pays.

LOVINSKI.

Je n'ai rien à demêler avec eux.

ALBERT.

Oui ; mais ils pourraient bien vouloir démêler quelque chose avec nous.

LOVINSKI.

Est-ce que tu aurais peur ?

ALBERT.

Je crois que non.

LOVINSKI.

Et si on nous attaquait, est-ce que tu ne te défendrais pas ?

ALBERT.

Je ne me suis jamais trouvé dans une pareille occasion, je ne sais pas ce que je ferais : cependant... Mais nous n'avons pas que les Tartares à craindre. Si nous étions rencontrés et reconnus par un parti de confédérés ! . . .

LOVINSKI.

Eh ! qui pourrait soupçonner que le comte de Lovinski, qu'un des premiers Palatins de la Pologne, voyage ainsi seul, et à pied ?

ALBERT.

Croyez-moi, retournons à Varsovie.

LOVINSKI.

A Varsovie ?... Ce n'est pas là que je trouverais ni elle, ni son père.

ALBERT.

Votre meilleur ami y occupe un trône, où votre suffrage a contribué à le placer; vous pourrez bien mieux par lui...

LOVINSKI.

Je ne doute pas de l'amitié du roi : la reclamer, ce serait rendre à jamais impossible ma réconciliation avec le père de Lodoïska. C'est en votant pour mon ami que j'ai perdu celle que j'aime : ce que j'ai fait, je le ferais encore : il n'est rien qu'on ne doive sacrifier, lorsqu'il s'agit d'élever sur le trône un homme vertueux.

ALBERT.

Mais si enfin . . .

LOVINSKI.

Ah ! cher Albert, cet affreux instant où je la vis peut-être pour la dernière fois, est toujours présent à mon esprit. J'arrivais chez son père, je venais engager ce vieillard opiniâtre et inflexible à se ranger enfin du parti de Poniatowski, d'un parti auquel m'enchaînaient l'amitié, l'honneur, l'amour de ma patrie ; il était avec sa fille ; il s'écrie en m'appercevant. Le voilà ce perfide qui nous sacrifie à son aveugle amitié. Traître, sors à l'instant de ce palais, où je vais t'en faire arracher. A ces mots qui m'outragent, j'oppose en vain la raison : son âge, mon amour pour sa

fille, tout enfin retenait mon bras; sans vouloir m'écouter, il tire son épée; sa fille éperdue se précipite entre nous; il s'arrète. Je te l'avais promise, me dit-il, tu ne la reverras plus. Ma présence ne faisant que l'irriter, je sortis : j'appris le lendemain qu'il était parti de Varsovie, et qu'il emmenait Lodoïska; mais je la chercherai jusqu'au bout de la terre. j'ai rempli mon devoir envers mon pays, envers l'amitié; Poniatowski est roi; je me dois maintenant à celle qui a reçu mon serment de m'unir à sa destinée; je me dois tout entier à l'amour et à Lodoïska.

ALBERT.

Et sans nuls indices, quelles routes suivrez-vous ?

LOVINSKI.

Toutes.

ALBERT.

Ah ! que je crains pour votre vie.

LOVINSKI.

Eh ! que m'importe les dangers?

ALBERT.

Si ces avides étrangers
Qui pillent notre patrie,
Allaient vous arracher la vie...

LOVINSKI.

Eh ! que m'importent les dangers?
Eh ! que m'importe la vie,
Si Lodoiska m'est ravie?
La retrouver ou la mort.

ALBERT.

Ou la mort ?

LOVINSKI.

Si tu crains, quitte-moi; je suivrai seul mon sort.

ALBERT.

Non, non, je veux partager votre sort.
Si vous poursuivez ce voyage,
Si, malgré mes conseils, vous affrontez la mort,
Je sens que l'amitié me donne du courage,
Et je veux, oui je veux partager votre sort.

LOVINSKI, ALBERT, *ensemble.*

LOVINSKI.

Non quitte moi, je suivrai seul mon sort;
Ou la retrouver, ou là mort.

ALBERT.

Non, non, je veux partager votre sort;
Moi, vous quitter! plutôt la mort.

SCENE IV.

Les Précédens, TITSIKAN, et UN TARTARE.

TITSIKAN et LE TARTARE, *au fond de la Scène.*

Deux polonais tous seuls dans cette route!
S'ils venaient du château!

LE TARTARE.

Faisons les prisonniers.

TITSIKAN.

Oui, nous saurons par eux le nombre des guerriers
Que ces remparts cachent sans doute.

LOVINSKI et ALBERT, *sur le devant de la Scène.*

Ils examinent mon maintien,
Allons, mettons-nous en défense.

TITSIKAN et LE TARTARE, *au fond.*

Tuons les, ne ménageons rien;
Tuons-les, s'ils font résistance.

LES TARTARES.

Rendez vous,
Ou tombez sous nos coups.

(*Les Tartares tirent leurs coups de pistolets; aucun coup ne porte. Lovinski désarme et renverse Titsikan... Albert désarme l'autre Tartare.*)

TITSIKAN, *à terre, à Lovinski, qui a un pied sur sa poitrine, et le sabre levé sur sa tête.*

Accordes-moi la vie.

LOVINSKI, *retenant le bras d'Albert, prêt à abattre la tête de Titsikan.*

Je te l'accorde.

SCENE V.

Les Précédens, troupe de TARTARES.

Les Tartares descendent précipitamment de la coline, le sabre levé et en criant tumultueusement.

Vengeance ! vengeance !

TITSIKAN, *aux siens.*

Amis ! arrêtez, écoutez-moi : il est juste que j'imite sa générosité; il a respecté mes jours, respectez les siens, ou j'abbats la tête de celui d'entre vous qui oserait attenter à sa vie. (*A Lovinski.*) Brave Polonais ! me voilà quitte avec toi. Tu viens d'éprouver qu'il est bon quelquefois d'épargner un ennemi vaincu; j'ai tort de dire ennemi; je ne le suis ni de toi ni de la Pologne. Je profite de ses troubles; je la désole, je la pille, c'est mon métier de Tartare. Mais, dis-moi, est-tu de ce château ? en venais-tu quand je t'ai attaqué ?

LOVINSKI.

Non.

TITSIKAN.

Eh ! que viens-tu donc faire dans ces déserts ?

LOVINSKI.

La chercher ! oui, il faut que je retrouve celle qui peut seule me faire aimer la vie.

TITSIKAN.

Est-ce que tu serais amoureux ? nous autres Tartares

nous ne le sommes jamais quoique nous aimions beaucoup les femmes ; et nous nous en trouvons bien.

LOVINSKI.

Ah ! vous n'avez jamais vu Lodoïska.

TITSIKAN.

C'est vrai : elle est donc bien belle ? Eh ! où est-elle allée?

LOVINSKI.

Si je le savais !..

TITSIKAN.

Comment ! tu ne sais pas où elle est allée, et tu cours après elle ! est-ce qu'il n'y a pas d'autres femmes au monde ?

LOVINSKI.

Il n'y a pour moi que Lodoïska.

TITSIKAN.

Oh ! il y en a pour nous par-tout où nous en trouvons. Ecoute, je me sens de l'inclination pour toi ; j'aime les braves gens de quelque nation qu'ils soient ; laisses-là ta maîtresse et suis-nous ; oui, fais-toi Tartare. Tu auras avec nous des Lodoïska tant que tu en voudras. Il n'y a rien de honteux à ce que je te propose. Nous ne faisons que ce qu'ont fait les conquérans les plus renommés, et souvent nous sommes plus humains qu'eux.

ARIETTE.

Comme moi jadis Alexandre
Dépouillait, réduisait en cendre :
J'égale ce fier conquérant
En vaillance,
En clémence ;
On l'a surnommé grand,
Et l'on me traite de brigand !
Entre nous deux, je pense,
Voilà toute la différence.
En vrai Tartare,
Je m'empare
De votre bien,
Sans scrupule j'en fais le mien :
Mais aucun peuple de la terre
N'exerce l'hospitalité
Avec autant d'humanité.
Il n'en est point qui mêle aux fureurs de la guerre
Autant de générosité.
En vrai guerrier, en vrai Tartare,
Sans scrupule de votre bien,
De force ou de gré je m'empare,
Sans scrupule j'en fais le mien.
Le monde entier est ma famille,
Ce que je n'ai pas, je le pille.
Vous n'avez point de trésor,
Qui soudain ne m'appartienne.
Il n'est rien qui ne me convienne,
Je prends votre argent, votre or,

Vos femmes, et sur-tout vos filles,
Quand elles me semblent gentilles.
Je bois votre meilleur vin,
Et j'ai toujours les armes à la main.

Allons, viens avec nous

LOVINSKI.

Je suis sensible à ton offre, mais je ne puis en profiter.

TITSIKAN.

J'en suis fâché; en ce cas, poursuis ta route. Mais voilà le jour qui est sur son déclin; ne t'expose pas à voyager la nuit. Mes gens vont aller chacun à leur poste; je ne pourrais plus répondre d'eux. Ce château appartient au comte de Boleslas; on ne doit refuser l'hospitalité à personne, encore moins à ses compatriotes. Dis-lui que tu as été attaqué par les Tartares, par Titsikan, il aura sûrement entendu parler de moi; demande-lui à passer la nuit dans son château, et songes à en sortir demain matin; songes-y bien. Adieu; en t'attaquant j'ai fait mon métier; tu m'as vaincu, tu as fait ton devoir: je te pardonne, tu me pardonnes, embrassons-nous.

LOVINSKI.

Touches-là, en témoignage de mon estime.

TITSIKAN.

Adieu, bonne nuit, bon voyage.
Vers ce château portez vos pas.
Puisses-tu retrouver celle dont les appas
Te font braver, avec courage,
Et les dangers et le trépas!

LE CHOEUR.

Puisse-t-il retrouver celle dont les appas
Lui font braver, avec courage,
Et les dangers et le trépas!

LOVINSKI, *à Albert.*

A ce château, sans tarder davantage,
Allons, mon cher Albert, allons nous présenter;
Et demain, sans que rien puisse nous arrêter,
Nous reprendrons notre voyage.

TITSIKAN, *à ses gens.*

A ce château, sans tarder davantage,
Il faut demain matin aussi nous présenter,
Quels que soient les périls qu'il nous faille affronter.

Tous les uns aux autres.

Adieu, bonne nuit, bon voyage.

LOVINSKI et TITSIKAN, *l'un à l'autre.*

Ami, je n'oublierai jamais
Votre bon cœur, votre courage.

TITSIKAN, *à ses gens.*

Ah! si vous rencontrez jamais
Ce brave et jeune Polonais,
Camarades songez, songez en le voyant,
Que c'est l'ami de Titsikan.

LOVINSKI, *à Albert.*

A ce château, sans tarder davantage,
Allons, mon cher Albert, allons nous présenter;
Et demain, sans que rien puisse nous arrêter,
Nous reprendrons notre voyage.

TITSIKAN, *et le chœur.*

A ce château, sans tarder davantage,
Il faut demain matin aussi nous présenter,
Quels que soient les périls qu'il nous faille affronter.

Tous.

Adieu, bonne nuit, bon voyage.

SCENE VI.

LOVINSKI, ALBERT.

ALBERT.

Les braves gens que ces Tartares!

LOVINSKI.

C'est pourquoi tu voulais couper la tête à leur chef.

ALBERT.

Echauffé par le combat, je me suis laissé emporter. On n'est pas toujours maître d'arrêter son courage.

LOVINSKI.

(*Il s'avance vers le château, et s'arrête tout-à-coup.*) Comme tout cela est fermé et fortifié!

ALBERT.

Et cette tour? Comme elle est haute! c'est sûrement une prison, car toutes les fenêtres en sont grillées.

LOVINSKI.

En voilà une qui s'ouvre . . . . .

ALBERT.

Oui, tout là-haut.

LOVINSKI.

Paix! cachons-nous, écoutons, ne faisons point de bruit. . . . . .

ALBERT.

On a jetté quelque chose.

LOVINSKI.

Vois ce que c'est. — Va vîte (*Pendant qu'Albert ramasse ce qui est tombé.*) En effet, cette tour ne me paraît propre qu'à renfermer des prisonniers.

ALBERT.

C'est une tuile à laquelle un papier est attaché.

LOVINSKI.

Donne. (*Il déploie le papier.*) Ah! grand Dieu! C'est d'elle.

ALBERT.

Ce serait d'elle? — Ah! Dieu soit loué!

LOVINSKI, *lisant.*

« Qui que vous soyez qui trouverez cet écrit, Lodoïska

» de Lupauski vous supplie de le faire parvenir à son père ;
» le traître Boleslas, au mépris de l'honneur et de l'hospi-
» talité, m'enferme dans une prison affreuse, pour me for-
» cer de répondre à son amour. »

Elle est-là ! Elle est - là ! Et je ne la verrais pas ! Ah ! perfide Boleslas ! tu payeras une cruauté aussi noire ; une prison renferme Lodoïska. Allons nous présenter à ce traître, sans différer un seul instant.

ALBERT.

Daignez-vous modérer ; tant d'émotion, si vous paraissiez si promtement devant lui, trahirait vos sentimens, détruirait vos espérances.

LOVINSKI.

Tu as raison, il faut que je me calme. Le saisissement, la douleur, la surprise... Ah ! du moins je sais qu'elle respire, je sais ou elle est ; mais comment pénétrer jusqu'à elle ? O ma Lodoïska ! comment parvenir à me faire entendre de toi sans danger ? Le ciel m'inspirera sans doute ; présentons-nous toujours à ce château ; heureusement ce Boleslas ne m'a jamais vu. Ecoute bien ce que je lui dirai... Mon amour, le salut de Lodoïska, me donneront, je l'espère, la force de contraindre, en sa présence, ma colère et mon indignation. Ecoute ce que je lui dirai, retiens-le bien, et ne le démens pas. Voilà tout ce que tu auras à faire.

ALBERT.

Comptez sur moi, comptez sur mon zèle, ma fidélité.

LOVINSKI.

On vient.

SCENE VII.

Les Précédens, BOLESLAS, *et sa suite.*

(*Boleslas et sa Suite entrent au bruit d'une marche, qui cesse quand ils sont vis-à-vis le château.*)

BOLESLAS.

Que n'ai-je pu atteindre cette poignée de Tartares, qu'on a vu ce soir autour de mon château ! je leur aurais fait couper la tête à tous ; et j'aurais fait attacher ces têtes à mes créneaux, pour épouvanter leurs pareils.

ADOLPHE.

Daignez, Monseigneur, ne pas vous exposer si souvent dans des sorties dangereuses.

BOLESLAS.

Tu connais ma fatale passion ; la résistance que j'éprouve, c'est ce qui me rend furieux. Que n'ai-je pu assouvir ma rage dans le sang de ces Tartares.

LOVINSKI, *à Albert.*

C'est Boleslas, abordons-le.

BOLESLAS.

Que me veulent ces deux polonais ? Qu'on les désarme, et qu'ils approchent ! Qui êtes-vous ?

LOVINSKI.

Je suis un écuyer. Nous touchions au terme de notre voyage, quand nous avons été attaqués, dépouillés par des tartares. Ils ne nous ont laissé que nos armes et la vie. Titsikan. . . .

BOLESLAS.

Titsikan ! c'est à lui sur-tout à qui j'en veux : ce brigand ne cesse de dévaster mes terres, et d'enlever les femmes et les filles de mes vasseaux. Eh ! où alliez-vous ?

LOVINSKI.

Au château de monseigneur le comte de Boleslas.

BOLESLAS.

C'est à lui que vous parlez. Eh ! de quelle part venez-vous ?

LOVINSKI.

De la part du prince de Lupauski ; mais si vous aviez la bonté de faire retirer votre suite ; je dois ne parler qu'à vous seul.

BOLESLAS.

(*Après avoir fait signe à sa suite de s'éloigner, et montrant Adolphe.*)

Pour celui-ci, tu peux tout dire devant lui. Est-ce que tu n'as point de lettres à me remettre ?

LOVINSKI, *d'abord troublé.*

Je vous ai dit que les tartares m'ont dépouillé.

BOLESLAS.

Et tu ne sais pas ce qu'elles contenaient ?

LOVINSKI.

Je sais qu'il vous demandait des nouvelles de sa fille.

BOLESLAS.

Tu m'étonnes ! pour t'avoir confié un secret de cette importance, il faut que ton maître soit bien imprudent.

LOVINSKI.

Pas plus que vous. (*Montrant Adolphe*) N'avez-vous pas aussi un confident ? Les grands seraient bien à plaindre s'ils ne pouvaient donner leur confiance à personne. Prévoyant sans doute que nous pourrions être dépouillés dans ces déserts, le prince m'a chargé de vous prévenir que le comte de Lovinski parcourait la Pologne pour chercher Lodoïska, et qu'il viendrait sans doute dans ces cantons.

BOLESLAS.

Le connais-tu ce Lovinski ?

LOVINSKI.

Si je le connais !

BOLESLAS.

Comment est-il fait ?

LOVINSKI.

Il est... de ma taille.

BOLESLAS.

Ah ! si jamais il tombe dans mes mains...

LOVINSKI, *à part.*

Le perfide ! (*Haut.*) Je crois aussi qu'il ne s'y exposerait pas sans de très-grands motifs.

BOLESLAS.

Où est à présent Lupauski ?

LOVINSKI.

Comme il voyage pour rassembler des confédérés, nous ne pouvons vous dire positivement le lieu où il est dans ce moment... Mais vous le verrez sans doute bientôt lui-même...

BOLESLAS, *vivement.*

Tu dis qu'il viendra bientôt ?

LOVINSKI, *à part.*

Comme il se trouble !

ALBERT, *à part.*

Cet homme a un regard qui me fait trembler.

BOLESLAS.

Ecoute, je suis fâché de n'avoir que de mauvaises nouvelles à donner à ton maître : tu lui diras... que sa fille n'est plus ici. . . . .

LOVINSKI.

Comment, seigneur .. Lodoïska. . . . .

BOLESLAS.

N'est plus ici, te dis-je. Pour obliger Lupauski, je m'étais, chargé, quoiqu'avec répugnance, de la garder dans mon château, afin de la soustraire aux poursuites de ce Lovinski... Il y a huit jours qu'elle s'est échappée.

ALBERT, *à part.*

Comme il ment!

LOVINSKI, *à part.*

Huit jours. (*Haut.*) Ainsi, seigneur. . . . .

BOLESLAS.

Ainsi je ne puis t'en donner des nouvelles. Elle aura surement été rejoindre son Lovinski à Varsovie, si toutefois les tartares ne l'ont pas enlevée sur la route. Adieu ; porte cette réponse à ton maître.

LOVINSKI.

Ah ! seigneur, pourriez-vous nous laisser repartir à l'heure qu'il est ? Daignez nous accorder un asyle pour cette nuit : nous sommes épuisés de faim et de fatigue.

BOLESLAS.

Adieu, vous dis-je.

LOVINSKI.

Seigneur... (*Boleslas réfléchit.*) (*A part.*) Ah ciel! il me refuse l'entrée de son château.

ALBERT, *à part.*

Il est homme à nous laisser coucher à la belle étoile.

BOLESLAS, *tirant Adolphe à part.*

Je me ravise; le refus de recevoir ces gens-là pourrait donner des soupçons à Lupauski : d'ailleurs, il est essentiel que je me serve d'eux pour le détourner du dessein de revenir ici. (*Se rapprochant de Lovinski*) En effet, il est trop tard pour vous renvoyer actuellement; vous passerez la nuit dans mon château; je vous chargerai d'une lettre pour votre maître, qu'on vous remettra à la pointe du jour, et vous partirez aussi tôt. Cette lettre est importante: cherchez avec soin Lupauski, et ne négligez rien pour la lui remettre le plus promptement possible.

LOVINSKI.

Vous serez obéi. (*A part*) Ah, je pourrai peut-être la délivrer: je pourrai du moins la voir, l'entendre, je serai plus près d'elle. . . . .

BOLESLAS.

Qu'avez-vous donc? pourquoi ce transport?

LOVINSKI.

Ah, seigneur, un mouvement de joie est bien naturel, après s'être vu exposé aux dangers de passer la nuit dans ces déserts. . . .

BOLESLAS, *bas a Adolphe.*

Où mettrons-nous ces deux hommes?

ADOLPHE.

Dans cette chambre basse. . . . .

BOLESLAS.

Qui donne sur le parc?

ADOLPHE.

Les volets ferment à clef.

BOLESLAS.

C'est bien : conduisez-les au château.

SCENE VIII.

BOLESLAS, *et sa suite.* (*Il fait tout-à-fait nuit.*)

ADOLPHE.

Est-ce que vous ne songez pas à rentrer vous-même, monseigneur?

BOLESLAS.

Ecoutes, cher Adolphe, je ne sais pourquoi j'éprouve le soir un tourment, une agitation plus forte que toutes celles que j'ai ressenties; un pressentiment ou heureux ou funeste. . Lodoïska pourrait-elle être toujours insensible à une passion, qui ne m'a rendu barbare que par son excès même.

ADOLPHE.

Seigneur, vous avez feint la mort du comte de Lovinski.

BOLESLAS.

Ah! que n'est-il en mon pouvoir cet odieux rival!

ADOLPHE.

Espérez tout du temps et de l'effet de votre stratagême ; mais songez, seigneur, qu'il fait déjà bien obscur, et que la nuit...

BOLESLAS.

Ah! je ne puis, je ne veux songer qu'à Lodoïska.

(*On entend des coups de pistolet dans le lointain.*)

ADOLPHE, *avec le chœur.*

Entendez-vous ces armes dont le bruit
Dans les montagnes retentit?
Ah! seigneur, ce sont les Tartares.

BOLESLAS.

Les Tartares! les Tartares!

(*On entend encore des coups de pistolet.*)

LE CHOEUR.

Oui ce sont eux,
Ces brigands, ces barbares
Sont encor près de ces lieux.
La nuit est déja très-sombre ;
Ils pourraient contre nous
Profiter de son ombre.
Envain nous braverions leurs pièges et leurs coups.

BOLESLAS et LE CHŒUR.

Envain nous braverions leurs pièges et leurs coups.

BOLESLAS.

Oui, j'y consens, allons, retirons-nous.

LE CHOEUR.

Dans le château, seigneur, retirons-nous.

Fin du premier acte.

ACTE II.

(*Le théâtre représente l'intérieur du château à gauche, la même tour qu'au premier acte ; elle doit être vue dans un autre sens, et avoir une espèce de terrasse en saillie et grillée.*)

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre est obscur.*)

LODOISKA, *sur la terrasse de la tour ; ensuite* ALBERT.

LODOISKA.

RECITATIF.

Comme l'air est tranquille et frais!
Dans l'univers maintenant tout sommeille ;
Oui, tout repose, et moi toujours je veille.
Mon cœur ne peut-il donc jamais

Avoir un seul instant de paix ?
Pendant le jour je suis en butte
A la présence, aux transports menaçans
Du traître qui m'enferme et qui me persécute;
Je puis du moins en ces momens,
Donner un libre cours à mes gémissemens.

ROMANCE.

La douce clarté de l'aurore
Va pénétrer dans cette tour;
N'est-ce que pour pleurer encore.
Que mes yeux reverront le jour?
Tu fus constant à ton amie,
Cher Lovinski, jusqu'au trépas;
Faut-il avoir perdu la vie
Si jeune encor, dans les combats?

Il ne fait point encore jour. J'ai joui quelques instans des douceurs du sommeil, qui me fuyait depuis si long-temps. Un songe avait même répandu dans mon âme une sérénité que le réveil a dissipée. O ciel! daigne m'accorder, daigne prolonger ces douces illusions. Hélas! les infortunés n'ont de bonheur qu'en songe Ah! si quelque voyageur avait ramassé ce billet que j'ai laissé tomber hier au soir de l'autre côté de cette tour. Faible espérance! Eh! mais.. je crois... oui, j'entends marcher. Rentrons jusqu'à ce qu'une entière solitude me permette de respirer en paix la fraîcheur du matin.

(*Elle rentre dans la tour.*)

ALBERT.

Hein? est-ce vous? J'ai perdu mon maître dans l'obscurité; si je ne le retrouve pas, que vais-je devenir? Il a brisé les volets de nos fenêtres, qui étaient fermés à double tour; il aurait brisé les portes de l'enfer... Si l'on s'en apperçoit... Je crois que j'ai peur. Moi qui étais si brave tantôt; moi qui me battais si bien! mais pendant la nuit! contre des esprits... Je n'ose ni avancer ni reculer: si on pouvait se donner du courage, que je m'en donnerais une bonne dose à l'heure qu'il est, je vois par-tout des spectres, des fantômes.

SCENE II.

LOVINSKI et ALBERT.

LOVINSKI.

Tout dort encore dans ce séjour.

ALBERT.

Oui, excepté nous, qui serions bien mieux dans notre lit.

LOVINSKI.

Pourquoi m'as-tu suivi? que ne restais-tu?

ALBERT.

C'est que quand je suis tout seul la nuit... j'ai peur de moi-même.

LOVINSKI.

Comment ! tu as peur de l'obscurité, des fantômes, toi qui combattais hier au soir si courageusement ces Tartares !

ALBERT.

Contre des vivans, je me battrai tant qu'on voudra pendant le jour... mais contre des esprits !... Oh ! c'est bien différent.

LOVINSKI.

Je n'ai rien découvert, rien. Quoi ! je partirais sans avoir vu, sans avoir du moins entendu Lodoïska ?

ALBERT.

Nous voilà bien avancés ; s'être promené toute la nuit par le temps qu'il a fait, sans avoir rien découvert ! et sans avoir soupé ! car on a oublié de nous en apporter ; et c'est ce qui fait que j'ai encore plus de frayeur. Quand l'estomac est vuide, on voit des choses extraordinaires.

LOVINSKI.

Elle est pourtant dans ce lieu ; j'en ai la certitude, et je ne la verrais pas !

ALBERT.

Rentrons, il est temps ; vous savez que dès la pointe du jour . . . . .

LOVINSKI.

Je ne sais quelle force secrette m'arrête, me retient ici.

ALBERT.

Rentrons vîte, et tâchons qu'on ne s'apperçoive pas de ce que vous avez brisé les volets de cette chambre, où l'on nous avait enfermés.

LOVINSKI.

N'est-ce pas un mur que je vois à travers les ténèbres ? C'est celui d'une tour. Ah ! si c'était... Grand Dieu ! exauce mon desir : elle répondrait à ma voix ; j'entendrais la sienne et peut-être. . . . .

ALBERT.

On vient.

LOVINSKI.

Que dis-tu ?

ALBERT.

On vient, vous dis-je.

LOVINSKI.

Oui, ce sont les pas de plusieurs hommes.

ALBERT.

Ah ciel ! ils viennent du côté où il nous faut entrer.

LOVINSKI.

Cachons-nous contre les murailles de cette tour, jusqu'à ce qu'ils soient passés.

SCENE III.

LOVINSKI, ALBERT, *cachés sous les murs de la tour*, BOLESLAS, ADOLPHE, *Soldats.*

BOLESLAS, *aux soldats.*

Tenez-vous là, et gardez un profond silence : j'acheverai la ronde avec vous.

LOVINSKI, *à part.*

Le comte ici.

ALBERT, *à part.*

S'il ne s'en va pas bientôt, le jour nous fera découvrir.

ADOLPHE, *à Boleslas.*

Au lieu de la traîter avec tant de rigueur, n'auriez-vous donc pu l'obtenir de son père ?

BOLESLAS.

De son père ? il me la refuserait. Sa famille a donné des Souverains à la Pologne. Tu connais l'orgueil, l'invincible opiniâtreté de ce vieillard ; il voudrait alors qu'elle sortit de ce château, et je ne la reverrais plus. Si je voulais y retenir Lodoïska malgré lui, il armerait ses vassaux, ses amis, il me ferait la guerre.

ADOLPHE.

Seigneur, vous savez que d'un moment à l'autre, il peut venir reclamer sa fille.

BOLESLAS.

S'il revenait ! Ah ! la violence de ma passion m'a emporté trop loin pour que je puisse reculer. Et la belle Lodoïska ! Quand je me présente devant elle, un morne et dédaigneux silence est tout ce que je recueille ; il irrite encore mon amour. Pour que ses yeux ne rencontrent pas les miens, tu sais qu'elle se tient exprès dans le lieu le plus ténébreux de cette tour.

LOVINSKI, *à part.*

De cette tour ? Ah, mon cœur ne me trompait pas.

BOLESLAS.

Vers cette heure-ci, elle monte respirer la fraicheur du matin sur cette terrasse grillée. Elle me croit enseveli dans le sommeil ; elle laisse échapper quelques gémissemens. j'ai besoin de les entendre : je viens les écouter, m'ennivrer de ce plaisir, qui, tout barbare qu'il est, est le seul qui soulage mon cœur, le seul enfin que je puisse gouter.

SCENE IV.

LODOISKA, *sur la terrasse de la tour.* LOVINSKI et ALBERT, *cachés sous les murs de la tour.* BOLESLAS, ADOLPHE, *sur le devant de la scène*, Soldats dans l'enfoncement.

LODOISKA.

Je n'entends plus aucun bruit.

BOLESLAS.

Paix, la voici.

LOVINSKI, *à part.*

C'est elle ; ah, je l'entends, c'est elle.

LODOISKA.

Lovinski, cher Lovinski, je ne te verrai donc plus ? Un fer ennemi a donc percé ton sein ?

(*Elle reprend la fin de la Romance.*)

Tu fus constant à ton amie,
Cher Lovinski, jusqu'au trépas,
Faut-il avoir perdu la vie,
Si jeune encor dans les combats ?

BOLESLAS.

Adolphe, tu viens de l'entendre,
Enfin elle croit qu'il est mort.
De sa voix le son doux et tendre
Me cause le plus vif transport.

LOVINSKI.

Ciel, ô ciel, que viens-je d'entendre ?
Le barbare ! elle me croit mort.
Ah ! que j'ai peine à me défendre
De faire éclater mon transport.

ALBERT.

Ciel, ô ciel, que viens-je d'entendre ?
Le barbare ! elle vous croit mort.
Songez, songez à vous défendre
De faire éclater ce transport.

ADOLPHE.

Oui, seigneur, je viens de l'entendre,
Enfin elle croit qu'il est mort.
De sa voix le son doux et tendre,
Doit causer le plus vif transport.

BOLESLAS, *à Adolphe*, (*à voix basse.*)

N'entends-tu pas remuer auprès de la tour ?

ADOLPHE.

Je n'ai entendu que les plaintes de la belle Lodoïska.

LODOISKA.

(*Second couplet de la Romance.*)

Ton rival odieux m'assure,
Que c'est, hélas ! la vérité ;
Sa bouche infidèle et parjure
M'apprit ta mort par cruauté.

Au tombeau ta constante amie,
Cher Lovinski ! te rejoindra.
A tes vœux e le fut ravie,
Dans peu la mort te la rendra.

BOLESLAS.

En vain, ô femme trop chérie !
Ta fierté me résistera ;
Ou nous perdrons tous deux la vie,
Ou mon amour triomphera.

ADOLPHE

Oui cette beauté si chérie
Vainement vous résistera;
Elle embellira votre vie,
Et votre amour triomphera.

LOVINSKI.

Lodoiska, ma douce amie,
Non, non, rien ne m'arrêtera ;
Le sort à mes vœux t'a ravie,
L'amour à mes vœux te rendra.

ALBERT.

Conservez-vous pour votre amie,
Seigneur, ce transport vous perdra :
Ah ! n'exposez pas votre vie,
S'il vous entend, il vous tuera.

LODOÏSKA.

Mais, ô mon cher Lovinski, si le traître Boleslas, accoutumé au mensonge, n'avait répandu le bruit de ta mort que pour me tromper. . . . .

BOLESLAS, *bas à Adolphe.*

Elle en doute encore

LOVINSKI, *bas à Albert.*

Ah, que ne puis-je la rassurer, me découvrir. . . . .

ALBERT.

Seigneur, contenez-vous.

LODOÏSKA.

Mon cœur nourrit toujours cette douce espérance ; cette nuit encore, cette nuit... Ah, si l'on pouvait en croire un songe. Un écrit de ma main était tombé dans les tiennes. Tu savais mon sort, tu bravais tout pour voler à mon secours. Cher et fidèle ami, entends l'expression de ma reconnaissance, de ma tendresse : hélas, je te parle comme si tu étais présent, je te vois comme si tu étais là. Ah, si tu vivais, si tu savais le séjour que j'habite, mon affreuse captivité, les projets d'un barbare... tu me délivrerais d'une prison où m'a plongé ma constance pour toi, et où l'incertitude de ta mort soutient encore ma faible existence.

LOVINSKI.

Ah ! que n'ai-je mes armes.

ALBERT.

Ah, seigneur, vous vous perdrez, vous la perdrez.

BOLESLAS, *qui s'en approche.*

Je ne m'étais pas trompé; il y a quelqu'un au pied de la tour. (*Bas à Adolphe.*) Cours, entraîne-là, enferme-là dans son cachot; qu'elle ne puisse rien entendre.

LODOÏSKA.

Viens, si tu vis encore, réalise mon songe: l'amour t'en donnera la force ou les moyens.

(*Pendant qu'Adolphe entre dans la tour, Boleslas s'avance doucement vers ses soldats, leur fait mettre le sabre à la main, et s'élance précipitamment avec eux vers l'endroit où Lovinski est retiré ; ils lui mettent la pointe de leurs armes sur la poitrine.*)

BOLESLAS.

Vous êtes morts s'il vous échappe une parole.

(*Lovinski se relève avec un geste furieux, et se débat dans les bras d'Albert, qui lui tient fortement la main sur la bouche.*)

Vous êtes morts s'il vous échappe une parole.

LODOÏSKA, *qu'Adolphe entraîne dans la tour.*

Ah cruels, que me voulez-vous encore? par pitié, terminez mon sort. . . . .

SCENE V.

BOLESLAS, LOVINSKI, ALBERT, ADOLPHE, Soldats.

(*Le Théatre s'éclaire.*)

BOLESLAS.

Ah, c'est vous, vils espions; qui vous a inspiré l'audace de briser les volets, les portes qui vous renfermaient; qui vous a dit que Lodoïska respirait dans cette tour? Vous allez périr sous ses yeux.

LOVINSKI, *à part.*

Sous ses yeux!

ALBERT.

Ah, nous sommes perdus.

BOLESLAS.

Parlez, parlez; maintenant vous le pouvez; je vous l'ordonne.

ALBERT.

Monseigneur. . . . .

BOLESLAS.

C'est à lui que je m'adresse, c'est à lui de répondre.

LOVINSKI.

Puisque vous avez résolu de nous faire périr, à quoi bon vous instruire?

BOLESLAS.

Est-ce que tu ne crains pas la mort?

LOVINSKI.

Je ne la brave point, mais je ne la redoute pas.

BOLESLAS, *à part.*

Cette fierté m'est suspecte; elle n'est pas naturelle à un homme obscur; dissimulons cependant (*Haut.*) Oui, vous méritez tous deux de périr dans les plus affreux supplices; et si je m'en croyais... Mais il est pour vous un moyen d'échapper au trépas; c'est le seul; c'est de me dire la vérité. D'où saviez-vous que Lodoïska était encore dans mon château?

ALBERT, *bas à Lovinski.*

Montrez le billet.

LOVINSKI, *bas à Albert.*

Qu'oses-tu proposer?

ALBERT.

Vous la tuez, si elle vous voit périr; et c'est le seul moyen.

LOVINSKI.

Tu as raison.

BOLESLAS.

Ne cherchez point à m'abuser. D'où saviez-vous que Lodoïska était encore dans mon château?

LOVINSKI.

D'elle-même.

BOLESLAS.

D'elle-même.

LOVINSKI, *lui présentant un billet.*

Lisez.

BOLESLAS, *après avoir lu.*

Un écrit tracé de sa main, jetté du haut de ce donjon. Eh, que prétendiez-vous en vous approchant du pied de cette tour? quel était votre dessein?

LOVINSKI.

Vous avez lu, et vous pourriez faire un crime à des serviteurs pleins de zèle et d'affection, de chercher à s'approcher de la fille de leur maître, qui languit dans une affreuse prison, de chercher à s'en faire entendre, à la rassurer, et à lui faire espérer le terme de sa captivité?

BOLESLAS, *à part.*

Mes soupçons étaient mal fondés; je vois que, malgré leur courage, ce sont des serviteurs de Lupauski, qui ont eu plus de zèle que de prudence; il faut les faire servir à mes desseins. (*Haut.*) Je vous ai promis la vie; je n'y mets plus qu'une condition; songez à la remplir exactement; il y va de votre sort, du mien. La nouvelle de la mort du comte de Lovinski dans la bouche d'un rival, a dû être suspecte à Lodoïska; elle n'en pourra plus douter, quand elle l'entendra confirmer par des serviteurs de son père, par vous.

LOVINSKI, *à part.*

Ah, quelle épreuve!

ALBERT.

Ah, monseigneur, nous ferons tout ce que vous voudrez.

LOVINSKI, *à part.*

Je la reverrai du moins encore une fois.

BOLESLAS.

Songez, songez bien que vous vous sauvez, en me servant; allez, je vous ferai avertir quand il sera temps de paraître devant elle.

(*On emmène Lovinski et Albert.*)

à Adolphe.

Fais venir Lodoïska

SCENE VI.

BOLESLAS.

Je triomphe... Le coup que je vais lui porter est terrible, mais il est nécessaire. On ne garde pas éternellement sa foi aux mânes d'un amant. Quand elle sera sûre que mon rival n'est plus, elle s'adoucira; oui, le temps, le désir de sa liberté, ma persévérance, mes soins, tout me dit que je vaincrai son opiniâtre résistance; tout me dit que je parviendrai enfin à la félicité où j'aspire.

SCENE VII.

LODOISKA, BOLESLAS, ADOLPHE.

BOLESLAS, *à part.*

Qu'elle est belle! son air triste et abbatu lui prête encore des charmes; (*haut.*) Madame, il est en votre pouvoir de faire cesser vos tourmens; faites cesser les miens... Ne romprez-vous jamais ce silence dédaigneux?

LODOISKA.

Est-ce que ma mort n'est pas encore décidée?

BOLESLAS.

Ah! votre vie est trop nécessaire à mon bonheur.

LODOISKA.

A votre bonheur? Eh! quel est donc celui où votre cœur farouche prétend? La force peut-elle agir sur la volonté? De quel droit m'avez-vous enfermée dans cette tour? Mon père avait exigé seulement que vous ne me laissassiez point sortir de votre château; vous m'avez ôté les femmes qui me servaient; vous seul m'apportez ma subsistance; êtes-vous mon père? Etes-vous mon époux? Vous ne le serez jamais, non jamais; c'est pour vous le déclarer encore que j'ai rompu le silence pour la dernière fois.

BOLESLAS.

Ah! je le vois, Madame, c'est le doute que vous conservez encore de la mort du comte de Lovinski, c'est ce doute qui cause votre résistance et mon malheur; c'est lui qui nourrit dans votre âme un espoir qu'il faut que j'y détruise. Oui, mon sort est de vous persécuter, en me

tourmentant moi-même. Des hommes qui sont au service de votre père, et envoyés par lui, vont vous assurer enfin du trépas de mon rival.

LODOISKA.

Il était donc vrai ? il n'est plus... ah! qu'il viennent ces hommes envoyés par mon père.

(*Boleslas fait un signe à Adolphe qui sort.*)

J'écouterai,
Et je suivrai
Le désespoir qui me guide ;
Oui, perfide,
Je les écouterai,
Et de douleur je sens que je mourrai.

BOLESLAS, *à part.*

Ah! je n'ai plus rien à craindre ;
Ma joie en ce moment a peine à se contraindre;
Plus de rival, je ne crains rien
Enfin l'espoir dans son cœur va s'éteindre,
Il se ranime dans le mien,
Se ranime dans le mien,
Oui, se ranime dans le mien.

LODOISKA.

Monstre féroce, âme cruelle,
Va, je saurai braver ton ardeur criminelle,
Je veux, oui, je veux m'assurer
De cette terrible nouvelle.
Et je veux ensuite expirer,
A tes yeux même expirer,
Oui, je veux, je veux expirer.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, LOVINSKI, ALBERT.

LODOISKA.

Ciel! que vois-je ? Lovinski...

LOVINSKI.

N'est plus, Madame.

LODOISKA.

A peine je respire.

LOVINSKI.

Non, Madame, il n'est plus, et je viens de la part de votre père, pour vous confirmer cette nouvelle.

LODOISKA.

Ainsi... je ne puis donc plus espérer... Et mon père... sa santé... son voyage... apprenez-moi...

LOVINSKI.

Madame...

BOLESLAS.

Vous voyez que je ne vous avais pas trompé; (*à part.*) elle a reçu ce coup avec plus de courage que je ne l'aurais cru : (*haut.*) j'ose donc me flatter que bientôt, Madame,

vous rendrez justice à mes sentimens, et que vous n'opposerez plus rien à mes desirs.

LODOISKA.

Seigneur... l'émotion, le saisissement bien naturel que je viens d'éprouver... il ne m'est donc plus possible de douter de la mort de Lovinski... Ah! du moins j'ose croire, j'aime à penser que toujours présente à son cœur, à son esprit...

LOVINSKI.

Oui, Madame, je sais qu'il vous a toujours conservé la tendresse la plus vive, la plus ardente; qu'il s'exposait à tous les dangers pour vous retrouver, pour découvrir le séjour que vous habitiez. Lovinski aurait bravé la mort... qui est venue tout-à coup le surprendre, oui, je sais qu'il l'aurait bravée mille fois, pour jouir un instant de votre présence.

BOLESLAS.

C'est assez: qu'on ne prononce plus devant moi le nom d'un rival, dont la mémoire m'est odieuse. Ah! Madame, si quelque chose pouvait encore ajouter à ma haine pour lui, ce serait les maux que je vous ai fait souffrir. L'amour, la jalousie m'ont seuls rendu cruel; mais désormais ne craignez plus rien de moi; puisque mon rival n'est plus, ma fureur est éteinte; je me livre à la douce espérance d'attendrir enfin votre âme. Pardonnez, oubliez des cruautés dont j'ai souffert autant que vous, et que mon cœur désavoue. Ah! laissez-vous toucher par une passion, dont la violence doit rendre excusables les excès de barbarie dont elle fut la cause.

SCENE IX.

Les Précédens, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Le prince de Lupauski, arrivé à l'instant dans le château, s'avance vers ce lieu.

BOLESLAS, *à part.*

Lupauski? ciel!

LODOISKA.

Mon père...

LOVINSKI, *à part.*

Je suis découvert et perdu.

ALBERT, *à part.*

En voici bien d'une autre.

BOLESLAS.

A-t-il une nombreuse suite?

ADOLPHE.

Il n'est suivi que d'un seul écuyer.

SCENE X.

Les Précédens, LUPAUSKI.

LODOISKA.

Ah! mon père!....

LUPAUSKI.

Viens, ma fille, ma Lodoïska ! que je te serre dans mes bras !

(*A Boleslas.*)

Mon cher comte, je n'espérais pas si-tôt vous revoir ; mais j'ai rassemblé en moins de temps que je ne l'aurais cru, tous les confédérés que nos frontières pouvaient fournir. Ah ! grand dieu ! je ne me trompe pas. Lovinski dans ce lieu.

BOLESLAS.

Lovinski !

LODOISKA.

Mon père...

LUPAUSKI.

Que dois-je penser ?

BOLESLAS.

Quoi ! cet homme est le comte de Lovinski ?

LOVINSKI, *avec noblesse.*

Oui, lui-même.

LUPAUSKI.

Eh ! comment a-t-il pu s'introduire dans votre château ?

BOLESLAS.

Il a eu l'audace de s'y annoncer comme un de vos serviteurs, envoyé par vous-même.

LOVINSKI.

Ta prudence nous avait désarmés ; que pouvions-nous contre toi et tes soldats. L'artifice que tu me reproches) si c'en est un que de chercher à délivrer ce qu'on aime des mains d'un barbare tel que toi) cet artifice n'a rien qui ne soit digne d'un homme d'honneur. opposer la ruse à la violence, c'est agir selon les droits de la justice, et venger ceux de l'humanité.

BOLESLAS.

Je t'en punirai cruellement, en te rendant témoin du bonheur de ton rival ; oui, Lupauski, je suis son rival ; je n'ai pu voir votre fille, la belle Lodoïska, sans que mon cœur ne lui rendit hommage. Et je ne doute pas que vous ne consentiez à m'unir avec elle. Mes richesses, ma puissance, l'amitié qui nous lie...

LODOISKA.

Ah ! mon père, vous ne savez pas à quel excès de barbarie son horrible passion a été capable de le porter. Le cruel ! il avait osé m'emprisonner pour m'arracher un aveu que je lui refusais, et pour que j'obtinsse le vôtre en sa faveur. Plutôt mourir de la mort la plus affreuse que d'être jamais à ce barbare !

LUPAUSKI.

Quoi ! vous aviez osé abuser à ce point des droits de l'hospitalité ? Avez-vous pu oublier l'amitié qui nous a unis si long-temps ; ah ! n'achevez pas de détromper un

père infortuné, qui fût votre ami, qui voudrait l'être encore. Mon cœur se fiait au vôtre. Cherchant un refuge pour ma fille, je l'ai amenée chez vous comme dans un sanctuaire inviolable ; vous avez reçu de moi la plus grande marque d'estime que l'on puisse donner à son ami ; soyez père un instant, et jugez si j'ai pu vous confier un dépôt plus cher et plus sacré.

BOLESLAS.

Ses reproches me troublent.

LUPAUSKI.

Et après un tel attentat!... vous pourriez espérer! non, jamais vous n'obtiendrez sa main, ni l'un ni l'autre.

LOVINSKI.

Ciel !

LODOISKA.

Mon père !

LUPAUSKI.

Suis-moi, ma fille, sortons à l'instant de ce château.

BOLESLAS.

Non, il faut me satisfaire, ou vous résoudre à ne plus sortir de ce lieu.

LUPAUSKI.

Revenez à vous-même.

BOLESLAS.

Il est trop tard.

LUPAUSKI.

Eh! qui peut vous aveugler ainsi ?

BOLESLAS.

L'amour. Une fille telle que la vôtre, est un trésor dont on ne doit confier la garde à personne.

LOVINSKI.

Traître !

LUPAUSKI et LODOISKA.

Cruel !

BOLESLAS.

Il faut à mes vœux consentir,
Où des cachots affreux vont tous vous engloutir.

LUPAUSKI et LODOISKA.

Ah! plutôt que d'y consentir,
Dans des cachots affreux j'aime mieux m'engloutir;

LOVINSKI.

Puisque rien ne peut le fléchir,
Du moins auprès de vous je veux vivre et mourir.

ALBERT.

Ah! si rien ne peut le fléchir,
De cet affreux château nous ne pourrons sortir.

LODOISKA.

Un hymen aussi malheureux,
Peut-il avoir pour vous des charmes?
Ah, renoncez à cet hymen affreux,
Dont les tristes flambeaux s'éteindraient dans mes larmes.

LOVINSKI.
A sa voix laissez-vous fléchir.

LUPAUSKI.
Ah ! n'espérez pas le fléchir.

BOLESLAS.
A mes vœux il faut consentir ;
Mon amour pour elle est extrême.

LUPAUSKI.
Ce serait une honte extrême.

LOVINSKI et LODOISKA.
Hélas ! c'est { lui que j'aime. / moi qu'elle aime.

LODOISKA.
Si ce n'est pas pour mon bonheur,
Que ce soit du moins pour le vôtre ;
Vous verriez. avec trop d'horreur,
Les larmes que mes yeux verseraient pour un autre.

LOVINSKI.
A sa voix laissez-vous fléchir.

LUPAUSKI.
Ah ! n'espérez pas le fléchir.

BOLESLAS.
Non ; n'espérez pas me fléchir :
A mes vœux il faut consentir.

LODOISKA.
Seigneur... j'embrasse vos genoux.

LOVINSKI et LUPAUSKI.
Ah ! { ma fille / madame } que faites-vous ?
Ah ! quelle honte extrême.

BOLESLAS.
Ah ! c'est trop m'offenser.

LODOISKA.
Ah ! peut-on jamais s'abaisser,
En suppliant pour sauver ceux qu'on aime ?

BOLESLAS.
Il faut à mes vœux consentir,
Ou des cachots affreux vont tous vous engloutir.

LUPAUSKI et LODOISKA.
Oui, plutôt que d'y consentir,
Dans des cachots affreux j'aime mieux m'engloutir.

LOVINSKI.
Puisque rien ne peut le fléchir,
Du moins auprès de vous je veux vivre et mourir.

ALBERT.
Ah ! si rien ne peut le fléchir,
De cet affreux château nous ne pourrons sortir.

SCENE XI.

Les Précédens, UN ÉCUYER, SOLDATS.

UN ECUYER.

Seigneur, une troupe ennemie,
Escalade votre château.

BOLESLAS.

Une troupe ennemie
Escalade mon château !

LUPAUSKI, LOVINSKI, LODOISKA, ALBERT.

Une troupe ennemie,
Escalade son chateau.

BOLESLAS et le CHŒUR.

Contre cette troupe hardie,
Soldats, allons tenter un triomphe nouveau.
Allons, allons.

BOLESLAS.

Soldats, qu'on les sépare.

LODOISKA, LUPAUSKI, LOVINSKI, ALBERT.

Ah cruel ! ah barbare.

BOLESLAS.

Que jusqu'à mon retour,
De tous les quatre on me réponde.
Si la victoire me seconde,
J'aurai le prix de mon amour.

LODOISKA, LUPAUSKI, LOVINSKI, ALBERT, *qu'on entraîne séparément.*

Ah ciel ! quel est notre destin,
Qui nous délivrera de ce monstre inhumain ?

BOLESLAS et LE CHŒUR, *en sortant.*

Nous aurons pour nous le destin ;
Amis, marchons, marchons, le triomphe est certain.

Fin du second acte.

ACTE III.

(*Le théâtre représente une galerie du château ; elle doit être antique.*

Pendant l'entr'acte on voit passer et repasser des soldats. On entend un bruit de guerre, et une charge derrière le théâtre ; ce bruit, d'abord éloigné, se rapproche, et tout-à-coup on entend crier, *victoire ! victoire.*

SCENE PREMIERE.

LES TARTARES.

(*Ils entrent tumultueusement.*)

CHŒUR, *tandis qu'une partie des tartares danse au son de leurs instrumens de guerre.*

Le sort pour nous se déclare.
Ils sont tombés sous nos coups.
Vive le nom tartare.
Allons, gai, réjouissons-nous.

SCENE II.

TITSIKAN, TARTARES.

TITSIKAN.

Eh bien! camarades, je vous ai rendus maîtres d'un beau château ; ce n'est pas sans peine au moins. Ces gens-là se battaient comme des enragés. Leur avez-vous fait mettre bas les armes ?

UN TARTARE.

Oui ; mais si tu avais entendu comme Boleslas murmurait en rendant son épée.

TITSIKAN.

C'est naturel, il est battu.

LE TARTARE.

Et tu les épargnes. Quelque jour tu auras à t'en repentir. Tant d'imprudence . . . . .

TITSIKAN.

Paix. Ils sont désarmés. Eh, voudrais-tu donc que je fusse capable de faire égorger de sang froid des hommes ? Je veux qu'on dise que les Tartares entendent mieux le droit de la guerre, que les peuples civilisés. Songeons plutôt au butin ; il faut le partager loyalement entre nous ; vous savez ce qu'il faut me réserver.

ARIETTE.

Pour votre général vainqueur,
Conservez le vin le meilleur :
Mettez à part aussi les filles,
Qui paraîtront les plus gentilles :
Je partage entr'eux mes momens ;
Et cela fait passer le temps.

Quand parfois je me trouve las
De victoires et de combats,
Le vin m'excite à l'allégresse :
Puis une belle me caresse.
Je partage entr'eux mes momens,
Et cela fait passer le temps.

Je bois du bon vin à longs traits ;
Mais je ne m'ennivre jamais.
Comme, sans être amoureux d'elle,
Je m'amuse avec une belle,
Je partage entr'eux mes momens,
Et cela fait passer le temps.

SCENE III.

Les Précédens, LODOISKA, LUPAUSKI.

LODOISKA, *amenant son père, et courant éperdue vers le Tartare.*

Ah ! sauvez-nous, sauvez-nous, qui que vous soyez ;

arrachez-moi au pouvoir, aux cruautés du traître Boleslas ! j'implore votre compassion, votre humanité.

LUPAUSKI, *à part.*

Ciel ! ce sont des Tartares.

TITSIKAN.

Calmez-vous, la belle enfant ; n'ayez point de frayeur. (*A part.*) Elle est charmante, et je la prends pour ma part du butin.

LUPAUSKI.

Ma fille, il faut mourir, ou être esclave.

LODOISKA.

Eh, pourraient-ils être plus inhumains que Boleslas. (*a Titsikan.*) Ah, si vous avez quelque pitié, quelque générosité, épargnez mon père, et un autre Polonais que Boleslas retient aussi captif.

TITSIKAN.

On me l'aménera, si on le trouve. J'aurai égard à votre recommandation, mais à charge de revanche ; car j'attends aussi bien des choses de vous.

LODOISKA.

Ah, ma reconnaissance sera éternelle.

TITSIKAN.

Il n'en faut pas pour cela.

LODOISKA.

Si vous daignez me faire reconduire sur la route de Varsovie, avec mon père, et laisser la liberté à ce jeune Polonais.....

TITSIKAN.

Est-ce que nous ne nous entendons pas ? Quant à votre père et à ce Polonais dont vous parlez, si vous voulez qu'ils s'en aillent, j'y consens de tout mon cœur. Mais vous, ma belle, vous resterez avec nous. Oh, je connais trop bien le prix d'une si belle capture, pour la laisser échapper.

LUPAUSKI.

Qu'entends-je ?

LODOISKA.

Ciel !

TITSIKAN.

Oh, vous ne savez pas ce que c'est que de suivre un Tartare. Les belles femmes n'ont jamais eu à se plaindre de nous. Quand vous le saurez, vous ne voudrez plus nous quitter.

LUPAUSKI.

Tartare, sais-tu quel est son rang, sa noblesse ?

TITSIKAN.

Que m'importe ? (*Montrant son sabre.*) Ma noblesse, la voilà. Dans le camp dont je suis le chef, elle sera princesse aussi, si je le veux.

LODOÏSKA, *courant vers son père.*

Ah ! mon père. . .

LUPAUSKI.

Ah ! ma fille, quel sort est le nôtre !

SCENE IV.

Les Précédens, LOVINSKI, ALBERT.

LOVINSKI.

Ah, courageux Tartare, quel bonheur nous rassemble.

TITSIKAN.

Quoi, tu étais encore dans ce château ?

LOVINSKI.

Le cruel Boleslas nous y retenait tous; et je te dois trois fois la vie, puisque tu as délivré Lodoïska et son père.

TITSIKAN.

Lodoïska ? celle dont tu m'as parlé ce matin. Eh ! où est-elle ?

LOVINSKI.

Elle est devant tes yeux.

TITSIKAN.

C'est elle qui est Lodoïska ?

LOVINSKI.

Elle-même.

TITSIKAN.

Tant pis pour toi, car elle me plaît.

LOVINSKI.

Cruel, je ne me repens pas d'avoir épargné tes jours ce matin, mais au lieu de t'acquitter envers moi, que ne m'as-tu ôté la vie, quand tu en as été le maître. Je n'aurais pu vivre sans la voir, sans être à elle ; crois-tu que je survive à l'humiliant outrage que tu lui prépares ? Ah ! si j'avais des armes, je la vengerais, où je périrais par tes mains.

TITSIKAN.

Ah ! ah ! ah ! comme tu prends cela au sérieux. Je ne sais pas ce que c'est que l'amour qu'on a pour une femme, plutôt que pour une autre. Toutes celles qui sont belles font le même effet sur moi ; et au métier que je fais, on en manque rarement. Ainsi, puisqu'il n'y a qu'elle qui te plaise, je te la rends.

LODOISKA.

Ah ! je respire.

LOVINSKI, *embrassant Titsikan.*

Homme généreux. Achève ton ouvrage; obtiens en ma faveur le consentement de son père.

TITSIKAN.

Eh, mais, cela va tout seul, puisque je cède mes droits sur elle.

LODOISKA.

Mon père, ne lui faites pas un crime de son attachement pour l'ami qu'il a élevé sur le trône ; ne voyez que sa tendresse pour moi, qui l'a conduite dans ces déserts, à travers mille périls ; ne songez qu'à la parole que vous lui aviez donnée, de lui accorder la main de votre fille : une promesse est toujours sacrée, et rien ne vous dispense de la vôtre.

LOVINSKI.

Ah ! ne soyez pas inexorable.

LUPAUSKI, *a Lovinski.*

Je ne veux rien entendre de toi ; il ne te manquait plus que de te lier avec des brigands.

TITSIKAN.

Avec des brigands. Je punirais à l'instant ton orgueil et ton audace, et j'en suis le maître, car je suis le plus fort ; mais tu es le père de Lodoïska, tu es malheureux, j'oublie ton injure, je ne me fâcherai point ; et si tu consens à les unir, je vous rends tous libres. Voilà quelle est la vengeance d'un brigand tel que moi.

LUPAUSKI.

Qui ne craint point la mort, peut supporter l'esclavage.

TITSIKAN.

Aimes-tu mieux que ta fille soit ma maîtresse ?

LUPAUSKI.

Cruel Tartare ! arrache-moi plutôt la vie.

TITSIKAN

Et si je ne veux pas que tu meures ? Est-ce à mon prisonnier à me faire la loi ?

LOVINSKI.

Généreux Titsikan ! daignez-vous modérer.

TITSIKAN.

Il lasserait la patience d'un favori du Prophète.

SCENE V.

Les Précédens, UN TARTARE.

LE TARTARE.

Titsikan, nous sommes trahis ; le maître de ce château avait caché des armes dans un souterrein ; déjà il a rassemblé ses gens.

ALBERT.

Ah ! pour cette fois-ci, nous n'en réchapperons pas.

UN TARTARE.

Je t'avais bien dit qu'ils abuseraient de la vie et de la liberté que tu leur avais laissées.

TITSIKAN.

Tais-toi, et viens combattre. Nous n'aurons que la peine de les vaincre une seconde fois. 5

LOVINSKI.

Fais-moi donner une arme : que je défende ta cause et la mienne, que je défende la liberté de Lodoïska !

TITSIKAN.

Vous, Madame, je vais, pour votre sûreté, vous faire enfermer dans une des tours du château, avec votre père, pendant la durée du combat. Cela ne sera pas long.

LUPAUSKI.

Je ne veux rien te devoir.

TITSIKAN.

Eh ! je veux te sauver malgré toi. Quel diable d'homme ! comme il est entêté ?

LODOISKA.

Mon père !

(*Lupauski et Lodoïska sortent, suivis de quelques Tartares.*)

SCENE VI.

TITSIKAN, LOVINSKI, TARTARES.

TITSIKAN.

Amis ! partons,
Marchons au pillage, à la gloire,
Et remportons
Une double victoire.

LE CHOEUR.

Partons, partons,
Marchons au pillage, à la gloire,
Et remportons
Une double victoire.

SCENE VII.

Les Précédens, BOLESLAS et les siens.

(*Boleslas à la tête des siens, engage le combat, disperse les Tartares ; et tandis que ses soldats les poursuivent, il revient sur le devant de la scène.*)

O toi ! dont la beauté suprême,
Au milieu ces combats occupe encor mon cœur ;
Où te trouver dans ce désordre extrême ?
Si je te perds, ô regrets ! ô fureur !
Que m'importe d'être vainqueur ?
(*Parcourant la scène.*)
Où te trouver ? O regrets, ô fureur !

SOLDATS *de Boleslas, derriere la scène.*

Ciel, ô ciel, quelle disgrace,
Au nom du ciel, épargnez-nous.

TARTARES, *derriere la scène.*

Point de grace, point de grace,
Traitres, expirez sous nos coups.

BOLESLAS.

Qu'entends je ? O ciel, quelle disgrace,
Allons, p[illegible] sous leur [illegible] ;
Ou bien expirons sous leurs coups.

SCENE VIII.

Les Précédens, ADOLPHE, *accourant avec effroi.*

ADOLPHE.

La victoire, seigneur, trompe votre courage;
Les tartares vainqueurs ont repris l'avantage.

BOLESLAS.

Suivez-moi ; je veux encor
Tenter un dernier effort.

ADOLPHE.

Tachez plutôt d'échapper à la mort.

BOLESLAS.

Non, non, mes jours sont à leur terme;

(*Il jette à terre son épée.*)

Eh bien, fuyez, que seul je périsse en ce lieu;
Oui, qu'ici l'on m'enferme,
Et par-tout qu'on mette le feu.

(*Les gens de Boleslas font un mouvement pour sortir.*)

RECITATIF.

Amis, avant de fuir, allumez le salpêtre,
Tous les germes de feu sous ces murs conservés,
Qu'ils n'éclatent qu'après que vous serez sauvés;
Amis, rendez à votre maître
Ce dernier service. Allez.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

BOLESLAS, *seul — ensuite*, LODOISKA et LUPAUSKI.

(*La galerie, à laquelle on met le feu derrière, s'embrâse par degrés.*)

AIR.

O murs, que je n'ai pu défendre,
Brûlez, brûlez; réduisez-vous en cendre,
Brûlez, brulez, consumez-vous,
Sous vos débris écrasez-nous,
Tombez, tombez, écrasez-nous.

Une partie du fond de la galerie s'écroule ; une troupe de Tartares passe par l'ouverture, poursuivant des soldats auquel Boleslas se joint. Cependant le fond de la galerie achève de s'écrouler, et présente un autre fond qui offre aux yeux une cour intérieure, et les fortifications du château de Boleslas, le feu paraît gagner tous les bâtimens.)

LODOÏSKA, LUPAUSKI, *aux fenêtres grillés d'une tour.*

O ciel ! dans cet affreux danger,
O ciel ! daigne nous protéger.

(*Une mine éclate, et fait sauter en l'air plusieurs parties de batiments, et une grande partie de la tour où etaient Lupauski et Lodoïska qu'on voit au milieu des décombres, environnés de flammes.*)

SCENE X, *et dernière.*

Les Précédens, TITSIKAN, LOVINSKI, *tous les Tartares.*

LUPAUSKI, LODOISKA.

Au secours, au secours !

TARTARES, *à Lovinski et à Titsikan, qui s'élancent au milieu des flammes.*

Arrêtez.

(*Lovinski atteint Lupauski qui tenait sa fille évanouie, pressée contre son sein; il remet le père entre les bras de Titsikan qui le suivait, puis tenant Lodoïska dans ses bras, il revient au milieu des décombres enflammés.*)

LOVINSKI.

Ouvrez les yeux, ma Lodoïska; ne craignez plus rien pour vos jours.

LODOISKA, *revenue à elle.*

C'est par vous que je suis rendue à la vie; c'est par vous que mon pè e est sauvé. Ah! mon père, pourriez-vous refuser encore votre fille à celui qui a conservé vos jours et les siens ?

LUPAUSKI.

Me croirais-tu assez ingrat ? non ... ille : puisse-t-il faire ton bonheur, puisse-tu ... ong-temps le sien ! oui, mes enfans, je consen... union.

TITSIKAN.

... ue te voir enfin raisonnable. Pour Boleslas, ... puni lui-même, il s'est précipité dans les flammes.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Après de si malheureux jours,
Soyons
Soyez heureux; ne cessons plus de l'être.
Que de nos
vos cœurs l'amour soit toujours maître,
Jurons
Jurez de vous aimer toujours.

F I N.